

Saint Vincent Ferrier en Bretagne

I - Son premier passage dans le Diocèse de Vannes :

Deux fois déjà le duc de Bretagne Jean V avait prié saint Vincent de venir évangéliser ses Etats. Jean Bernier, chargé de lettres pressantes, avait rejoint l'Apôtre d'abord au Puy-en-Velay, puis à Bourges. Une dernière missive du duc, écrite au début de novembre 1417, exposait la situation lamentable de la religion parmi les populations bretonnes. Pour la troisième fois, Jean Bernier se mit en route. Il rencontra Maître Vincent à Tours, dans les derniers jours de décembre, et fut assez heureux pour triompher de toutes les résistances.



Le 8 février 1418, S. Vincent arrive à Nantes. Il y séjourne près de deux semaines, et se met en marche vers Vannes où le duc se tient avec sa cour. Il prêche à Fégréac, La Roche-Bernard, Redon, Muzillac, Questembert, et le vendredi 4 mars, il est à Theix.

La bonne nouvelle apportée par le messenger ducal s'est vite répandue, et Vannes a fait, pour le recevoir dignement, tout ce qu'exigent les circonstances. Pour le loger, lui et sa suite, on a préparé le château de la Motte. Comme partout, la foule qui venait l'entendre était considérable, on pensa que les églises seraient trop petites pour contenir la multitude des auditeurs. Le duc a donné des ordres pour qu'on construise une grande estrade sur la place des Lices, face au château de l'Hermine. Les gradins et la chaire ont été recouverts de tentures multicolores. Toute la ville est en liesse. Et déjà impatients, plusieurs Vannetais, conduits par le seigneur Josso du Plessix, sont partis pour Theix rejoindre le saint qu'ils ne quitteront plus.

Le samedi matin, la place de la cathédrale est animée comme aux plus grands jours. L'évêque et tout son clergé, le duc et toute sa cour sont là. Un cortège triomphal se forme avec tout l'apparat d'une réception souveraine. La procession s'arrête à la chapelle de Saint-Laurent. Voici l'Apôtre, le Saint. Tous les regards se fixent sur lui. Il est monté sur une ânesse. Il paraît vieux. Sa robe et son manteau de frère-prêcher portent des traces d'usure, mais on remarque surtout que des mains indiscretes ont largement entaillé l'étoffe pour en faire des reliques miraculeuses. Une calotte de drap laisse voir sa couronne monacale de cheveux blancs. Il a les traits fatigués d'un ascète. Mais la physionomie exsangue rend plus vif le feu de son regard qu'éclaire un reflet de lumière céleste. Ses bagages sont bien modestes et l'on imaginerait

vainement un détachement plus complet des biens de ce monde. Comment ce vieillard peut-il supporter l'effroyable labeur qu'il s'est imposé ?

Il a salué l'Evêque, Mgr de la Motte et Jean V, le Duc de Bretagne, accompagné de son épouse, Jeanne de France. Ceux-ci se sont inclinés en lui souhaitant la bienvenue, et la foule reprenant en chœur les chants de pénitence se dirige vers la ville.

Ceux qui n'ont pu se joindre aux pèlerins, sont là qui, attendent devant le pont-levis et sur le trajet de la porte à la cathédrale. Ce sont surtout des malades et des infirmes. Dès que paraît maître Vincent, des supplications ardentes jaillissent de toutes les poitrines. Il étend la main et d'un signe de croix il les guérit tous. Mais Jean Leben, paralysé depuis dix-huit ans, n'avait pu être transporté assez tôt pour prendre place au premier rang. Il gisait sur son grabat perdu dans la foule, en face de la maison de Pierre Bourdin. Se croyant délaissé, il crie de toutes ses forces : « Ami de Dieu, daignez m'écouter ! ». On s'écarte, et le bon saint Vincent lui dit « Je n'ai ni or ni argent. Mais je prie le Seigneur Jésus-Christ de vous accorder dans son immense bonté la santé que vous demandez ». Il parlait comme saint Pierre et saint Jean à l'infirmes du Temple. L'effet ne se fait pas attendre : Jean Leben se lève. Jamais plus il ne ressentira d'infirmités.

Lentement, car la multitude est immense, on gravit la ruelle abrupte, et M. Vincent ne descend de sa monture que rendu sur le parvis de la cathédrale. Les portes sont grandes ouvertes, car on sait que toujours le premier soin de l'Apôtre est d'offrir à Dieu ses hommages. Le vrai maître de la Cité est là, au Tabernacle, et le duc Jean tient de Lui son pouvoir, et c'est à Lui qu'il faut demander de bénir la mission qui commence.

Mais on remarque alors que le Saint a quelque peine à marcher. Lui qui a rendu la santé à tant d'infirmes, il a gardé à la jambe une plaie qui le fait souffrir. Il s'appuie sur un bâton terminé par une croix, et de temps à autre on le voit lever son regard sur l'image du divin Crucifié. Le duc voulut le conduire à la résidence qui lui était préparée. Vincent s'y refusa. Il demanda qu'on lui permît de prendre une chambre à proximité de l'église et de l'endroit où il devait prêcher. Robin Lescarv qui habitait à deux pas, s'empessa de lui offrir sa maison.

Le lendemain, 6 mars, était le 4ème dimanche de carême. Dès avant le jour M. Vincent est debout. Quand l'aube commence à poindre, il se rend à l'estrade des Lices. On l'aide à monter les gradins. Il chante la messe. Puis, reprenant ses habits de frère prêcheur, il se tourne vers l'auditoire immense qui s'étend jusqu'aux remparts. Ce n'est plus le vieillard courbé par l'âge, exténué par les privations, c'est l'Apôtre dans toute la vigueur de son verbe inspiré. Son geste est celui de l'ange exécuter des hautes œuvres de la justice infinie. Ses joues se sont empourprées. Sa voix remplit l'espace. Tous les auditeurs, déjà bouleversés par cette transfiguration, sont soulevés par des accents qui n'ont rien de la terre. Trois heures durant, il les tient sous l'impitoyable flagellation qui frappe tous les vices. Un historien de Bretagne écrit à son sujet : « Se représente-t-on l'impression profonde, l'émotion haletante, croissante, lancinante, excitée dans les masses par cette implacable revue de toutes les misères, de toutes les iniquités sociales, aboutissant. A cet effondrement horrible — la fin du monde — sans cesse ramené, agité par l'orateur sous les yeux de l'auditoire, comme un salutaire épouvantail, avec toute l'ardeur d'une foi brûlante et les ressources d'un merveilleux génie ». Il s'est tu que

les fronts sont encore courbés sous la crainte. Mais déjà la grâce est victorieuse des cœurs les plus endurcis.

Avant de quitter l'estrade, il donne ses avis en vrai missionnaire. Désormais, hommes et femmes devront se rendre aux sermons en deux groupes distincts. Une corde tendue indiquera l'espace réservé à chacun d'eux. Cette séparation devra s'effectuer également dans les églises. Puis il fixe l'horaire des exercices. Jour et nuit, les prêtres de sa suite entendront les confessions : ils ont reçu pour cela les pouvoirs les plus étendus. Lui, M. Vincent, s'occupera, avec les clercs qui ne sont pas dans les ordres, de l'instruction religieuse des enfants et des grandes personnes (plusieurs témoins viendront déposer au procès de canonisation qu'ils ont appris du Saint lui-même le Pater, l'Ave, le Credo... et le signe de la Croix).

Vers midi, l'Apôtre regagna sa cellule. Il est à jeun. Écoutons ce qu'en dit Yves Gludic, archiprêtre de l'église de Vannes : « Quatre ou cinq jours, j'ai mangé avec lui à sa table ; je l'ai vu manger un potage, puis des poissons d'une seule espèce, et en assez petite quantité. Il ne prenait de poissons que ceux qu'on lui avait présentés en premier lieu, et bien qu'on lui présentât plusieurs mets, il se contentait néanmoins d'un seul plat. Il buvait du vin trempé trois fois seulement par repas. Je ne l'ai jamais vu souper et je ne sais s'il soupait ou non ; mais il attendait toujours jusqu'après midi à prendre son dîner. Le dîner fini, il faisait distribuer le reste aux pauvres... Pendant le dîner, Me Vincent avait toujours le visage joyeux. Après avoir rendu grâce au Très-Haut, il cessait tout entretien et vaquait à l'étude ». Mais cette solitude qu'il aurait désirée complète était souvent troublée. Jean Le Métayer, matelot qui habite Calmont, nous raconte naïvement comment on procédait pour avoir accès près du saint. Ce pauvre marin avait eu une côte rompue au cours d'un combat en mer contre les Anglais. « Il marchait avec peine en tenant la main sur le côté malade. Voyant le concours de personnes qui venaient trouver Me Vincent pour leurs infirmités, il alla le trouver lui aussi vers le coucher du soleil, dans la maison de Robin Lescarv. Prévenu par l'un des siens, Me Vincent sort de sa chambre, s'approche de Jean dans la cour de la maison et lui demande où il a mal. Puis, il met la main sur l'endroit douloureux, lève les yeux au ciel, récite une prière et fait le signe de la croix. Jean se retire tout à fait guéri. Il n'a ressenti depuis aucune douleur. Dans la même cour, il y avait un grand nombre de malades que maître Vincent guérit en leur imposant les mains et en faisant sur eux le signe de la croix ».

Après une journée remplie de tant de fatigues, nul ne se serait scandalisé de voir l'apôtre accorder à ses membres vieillissants un légitime repos. Mais le soir venu, il se donnait la discipline comme il l'eût fait au cloître. Jamais, avant sa dernière maladie, il n'accepta de coucher dans un lit. Il s'étendait tout habillé sur un matelas très dur posé sur le plancher. Son sommeil était d'ailleurs de courte durée. Il se levait vers deux heures, récitait son psautier complet, se confessait chaque matin, puis se rendait au point du jour sur la place des Lices où la foule l'attendait déjà.

Telle fut, d'après les témoignages donnés sous la foi du serment, la vie de saint Vincent pendant les trois semaines que dura son premier séjour à Vannes. Elle fut extraordinairement féconde : nos pères répondirent comme il convenait à ce dévouement inépuisable.

Les tribunaux vaquèrent et les boutiques furent closes tant que dura la mission. Se confesser, faire pénitence, réparer les injustices commises envers le prochain et se réconcilier avec ses ennemis étaient les seules choses dont on s'occupât. Les abus cessèrent. Avant la venue de saint Vincent, on était arrivé chez nous à ce point d'ignorance ou de perversité que les foires et les marchés public, se tenaient les dimanches et jours de fête dans les lieux consacrés au culte. L'apôtre obtint la sanctification du jour de Dieu. Désormais on assistait aux offices avec piété, car on avait appris de lui comment on devait entendre la messe. Pendant le saint sacrifice, un de ses clercs expliquait à haute voix les cérémonies liturgiques. Et toute la foule récitait au moment de l'élévation l'invocation : « Seigneur, nous vous adorons, et nous vous rendons grâces ».

La fidélité aux instructions du saint missionnaire ne se démentit pas un seul jour. L'évêque et le duc donnaient l'exemple. Les fidèles des paroisses voisines venaient grossir le nombre des auditeurs vannetais, et le recteur de Limerzel nous affirme, au procès de canonisation, que ni l'intempérie de la saison, ni la violence du vent, ni la pluie, ni la neige qui tombaient fréquemment, ne pouvaient les empêcher de se presser autour de la chaire. Aussi le mardi de Pâques 1418, 29 mars, pouvait-il estimer que sa tâche était finie. Il prêcha sur l'Antéchrist (Déposition d'Aliette, femme Perrot, 10ème témoin), fit planer une dernière fois sur la foule effrayée la menace du jugement, et il reprit sa course pour évangéliser le reste de la province.

Il peut quitter notre ville. L'empreinte qu'il laisse dans les âmes est ineffaçable, et depuis plusieurs siècles nous vivons de la résurrection qu'il opéra chez nos ancêtres.

II - Evangélisation de la Province :

Il est assez difficile de suivre saint Vincent dans, son itinéraire à travers la Bretagne. Les renseignements précis nous font défaut. Les archives où nous aurions pu trouver trace de son passage n'ont pu être sauvées de la destruction que dans quelques localités trop rares. Les commissaires du procès de canonisation ont limité leur enquête aux environs de Vannes, Nantes et Saint-Brieuc : la surabondance des miracles les empêcha de pousser plus loin leurs recherches. Nous sommes donc réduits à des conjectures pour la plus grande partie de l'année 1418. Nos lecteurs trouveront ici un résumé des conclusions admises aujourd'hui par les historiens de saint Vincent Ferrier.

L'apôtre est à Theix le 30 mars. Le 31 au soir, il se rend à l'abbaye de Prières, près de Muzillac. Il arrive à Guérande le 8 avril. Il prêche à travers la presqu'île, et le 14 avril on le trouve à Saint-Gildas-des-Bois, où après avoir parlé de la persévérance dans les bonnes œuvres, il guérit une démoniaque qu'on amenait, solidement garrottée, à l'église paroissiale. Il remonte alors vers Rennes, et la capitale de la Bretagne lui fait une réception triomphale. C'est le chapitre qui se charge des frais qu'occasionne son séjour. Les 20, 21, 22 avril, il prêche sur la place Sainte-Anne devant une foule énorme. Toutes les maisons qui commençaient à peupler ce lieu ouvrirent leurs fenêtres aux auditeurs impatients, et virent jusqu'à leurs toits se couvrir des plus impatients. Il eut là jusqu'à 30.000 fidèles assidus à ne rien perdre de ses terribles avertissements. Pendant une dizaine de jours, il parcourut les environs. Fougères, Vitry, Montfort l'ont entendu. Puis il revint à Rennes le 2 mai.

Le 4 mai au soir, répondant à une invitation que lui avait adressée le roi d'Angleterre, il part pour la Normandie. Il va par petites étapes, toujours monté sur sa vieille ânesse. Chemin faisant, il jette la semence féconde à Aubigné, Bazouges, Antrain, et vers la mi-mai, Henri V, entouré de toute sa cour, le reçoit à Caen. Comme partout, il établit sa mission sur l'autorité du miracle. Un enfant, Guillaume de Villiers, âgé de dix ou onze ans, était muet. Depuis deux ans, il n'avait ni bu ni mangé. Ses parents vinrent demander au saint sa guérison. Saint Vincent fit ouvrir les rangs de la foule, et pendant que l'assistance très nombreuse se mettait en prières, l'enfant parla, but, mangea, et se trouva totalement guéri. Jean de Villiers, frère du miraculé, Gilles Lescarne, Jean Ruault, témoins au procès, affirment d'ailleurs que partout saint Vincent multipliait les prodiges. Quel ne devait pas être l'effet produit sur la masse par cet homme si visiblement envoyé par Dieu ? Le thème de ses prédications n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais nous savons assez qu'il ne variait pas. Il dut cependant agir d'une façon toute spéciale sur le roi d'Angleterre pour le décider à mettre fin à la guerre qui désolait la France depuis si longtemps. Son plus vif souci, partout où il passait, était de rétablir la paix et la concorde. Il avait réussi en Espagne, en Italie, dans le Midi.

En Normandie, il échoua. L'œuvre de la libération du territoire était réservée par Dieu à une enfant de France. Saint Vincent avait apaisé la justice en jetant les foules à genoux : Dieu était décidé à nous donner la victoire. Les hommes d'armes devaient batailler ; celle qui les mènerait au combat, Jeanne d'Arc, était née.

Dans les premiers jours du mois de juin, saint Vincent rentre en Bretagne par Dol. Il tourne jusqu'à Saint-Malo. Et vers les derniers jours du mois, le duc de Bretagne Jean V, et Robert de la Motte évêque de Saint-Malo, « le reçoivent dans la ville de Dinan. L'apôtre y fait un assez long séjour, et sa prédication excite un véritable enthousiasme, Il logeait au couvent des Dominicains, mais ici encore la communauté de ville, c'est-à-dire la, municipalité, se chargea de lui fournir tout ce qui lui était nécessaire durant tout le temps qu'il passa dans cette ville ». La vaste place du champ aux chevaux était à peine suffisante pour contenir la foule qui se pressait au pied de sa chaire. Un poème écrit en langage du temps nous dit : - Le clairgé et maints habytans - Notables dyci et dalantour - Du saint missionnaire à Dinan - Impetrèrent aussi à leur tour - Qu'il pleust de leglize le chanceau - Etre à son agrément quitter. - Pour mieux sur le champ es chevaux, - Devant touz estre à prêcher... - Nulle part plus belle feste fut veue - Et plus grande dévotion cogneue. Le peuple, de Dinan fondit en larmes quand l'Apôtre annonça qu'il devait le quitter pour continuer sa course apostolique, et on le vit s'éloigner.. Avec meintes larmes et cloches sonnans - Jusqua il fust bien éloigné. De Dinan, saint Vincent se rend par Lamballe, Jugon, Moncontour, à Saint-Brieuc, où il arrive fin juillet. « Comme tout le peuple et les enfants de Saint-Brieuc suivaient partout saint Vincent, il demanda à l'évêque de Saint-Brieuc permission de faire un jour de dimanche quelques instructions en forme de catéchisme, à tous ces peuples, et surtout aux enfants, sur la doctrine chrétienne. L'évêque ravi de cette demande le pria d'interroger quelques enfants sur quel mystère il eût voulu. Tout d'un coup et sans inspiration de personne demandèrent les enfants d'être interrogés par saint Vincent sur les articles de foy qu'il venait de leur prêcher. Le saint religieux eut tant de joye d'entendre les enfants lui demander ce que le prélat de Saint-Brieuc souhaitait de lui, sans qu'il sût qu'ils avaient été instruits, par leur évêque même ! La joye de saint Vincent fut

grande... et résolurent les prélats de veiller à ce que le catéchisme se fit encore plus régulièrement dans leur diocèse que par le passé ».

L'Apôtre poursuit sa mission par la côte nord de Bretagne. Le procès de canonisation mentionne Quintin, Châtelaudren, Guingamp, la Roche-Derrien. Il est certain qu'il visita Tréguier, Lannion, Morlaix, Saint-Pol de Léon. Lesneven conserva longtemps dans un reliquaire d'argent « la calotte de Monsieur saint Vincent Ferrier ».

Tout porte à croire que la compagnie du saint aida à terminer l'église du Folgoet qui fut dédiée quelques mois plus tard, en 1419. Mgr de Lézeleuc affirmait que la cathédrale de Quimper ou tout au moins les tours ont été construites par les maçons de saint Vincent.

De Quimper, M. Vincent se dirigea vers l'est, passa par Concarneau, Quimperlé, Hennebont, puis remonta vers l'intérieur et évangélisa Guémené, Pontivy, la Chèze, la Trinité-Porhoët, Josselin, Ploërmel. Il alla une seconde fois à Redon, et descendit de nouveau dans le pays de Nantes. Les compatriotes du saint voyant ses forces diminuer le supplièrent de retourner à Valence. Il accéda à leur désir, et rien ne se comprend mieux que cette emprise sur l'âme du pays natal. Ils partirent la nuit pour se soustraire aux instances du peuple nantais. Mais après de longues marches, ils se retrouvèrent, le lendemain matin, aux portes de la ville. La volonté divine était manifeste. Saint Vincent devait mourir chez nous. Il rentra dans la ville, prêcha au milieu de Saint-Nicolas. — Un texte officiel nous parle de 70.000 auditeurs. — Les miracles recommencèrent de plus belle. Nantes peut à juste titre faire remonter jusqu'à cet avent de 1418 la merveilleuse fécondité religieuse qu'elle n'a cessé de montrer depuis plusieurs siècles. Dans les premiers jours de 1419, saint Vincent s'achemina lentement vers Vannes où devait s'achever sa prodigieuse carrière.

Note : SAINT VINCENT FERRIER A RENNES. — C'est un récit magnifique dans sa simplicité, que celui de la sainte odyssée du célèbre dominicain espagnol à travers nos campagnes et nos villes bretonnes, au commencement du XVème siècle. Il faut voir dans l'Histoire des Saints de Bretagne, de D. Lobineau, le tableau saisissant des merveilles opérées par l'homme de Dieu, comme l'appelait la foule attachée partout à ses pas. Car peuple, clergé, noblesse, princes, tous s'empressaient à recueillir cette puissante parole qui les transformait et les électrisait. Après avoir parcouru presque toute la Bretagne, on sait que le zélé missionnaire vint aussi à Rennes. Reçu dans cette ville avec non moins d'enthousiasme que dans les autres cités bretonnes, Vincent Ferrier y prêcha, dit D. Lobineau, sur la grande place du cimetière Sainte-Anne, parce qu'il n'y avait point d'église assez spacieuse pour contenir la multitude avide d'entendre de sa bouche la parole de vie. M. Ducrest de Villeneuve (Histoire de Rennes, p. 168) ajoute qu'il s'y fit entendre trois jours de suite : c'est exact. Seulement, nous pouvons compléter ces renseignements en précisant les jours que saint Vincent Ferrier passa à Rennes. En compulsant, aux archives du département, le fonds du Chapitre de Saint-Pierre de Rennes, j'ai retrouvé, dans un compte de l'an 1418, plusieurs notes relatives au passage de notre saint. Le prévôt du Chapitre a inscrit sur son registre, jour par jour, les dépenses faites à cette occasion. C'est un assez curieux détail, qui nous fournit la date exacte de l'arrivée, du séjour et du départ de Vincent Ferrier. Je traduis le texte du compte de Jacques Mandeaye, licencié ès-lois, prévôt et receveur du Chapitre : « Compte du quartier d'été, 1418 ... Item, le mercredi après Jubilate, de l'agrément et sur l'ordre de Messieurs (du chapitre) le prévôt a présenté à

Maître Vincent Ferrier, très excellent professeur en écriture sainte, qui dans ses prédications a été très goûté du peuple de Rennes, en pain et en vin, 10 s. ». « Item le même jour, ledit prévôt, sur l'ordre desdits seigneurs, a remis à Droet Vaillant appariteur et aux autres serviteurs du Chapitre, afin de préparer des bancs et des sièges pour lesdits seigneurs pendant les prédications susdites, 5 s. ». « Item, le jeudi suivant, présenté audit Maître Vincent, en pain et vin, 9 s. 4 d. ». « Item, le vendredi suivant, présenté au même Maître Vincent, en pain, vin et poissons, 22 s. 6 d. ». « Item, le lundi avant la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, présenté au même, en pain, vin et poissons, 15 s. ». « Item, la veille de la feste de l'Ascencion de N. S., sur l'ordre et commandement dudit chapitre, payé tant pour aider au paiement d'un cheval pour ledit Maitre Vincent que pour pain, vin et poissons à lui offerts, 40 s. ». De ce texte je déduis les dates suivantes : Le dimanche dit *Jubilate*, des premiers mots de l'introït de la messe, est le troisième dimanche après Pâques. D'après l'Art de vérifier les dates, en 1418, ce dimanche arrivait le 17 avril. Par conséquent, Vincent Ferrier fit son entrée à Rennes le 20 avril, qui se trouve le mercredi suivant. Il y séjourna le 21 et le 22, prêchant et instruisant le peuple. Vient ensuite une interruption jusqu'au 2 mai, veille de l'Invention de la Sainte-Croix. C'est dans cet intervalle que le saint apôtre s'en alla trouver à Caen le roi d'Angleterre, sur l'invitation qu'il en reçut, et qu'il exhorta sans succès ce prince à entrer en accommodement avec le roi de France. Saint Vincent était donc, d'après notre compte capitulaire, de retour à Rennes le 2 mai ; il en repartit le 4, veille de l'Ascension, pour se rendre à Montfort, puis à Josselin, Ploërmel et Vannes, où il devait rendre sa belle âme à Dieu, le 5 avril 1419. (Voir D. Lobineau, Hist. des SS. de Bret., p. 307, 308, 309, éd. in-f°). Voilà donc bien exactement précisées les dates de son double passage à Rennes, ce qui fait en tout six jours. Le pain et le vin offerts chaque jour par ordre des seigneurs chanoines au saint prédicateur, constituaient ce qu'on appelait « les honneurs du chapitre ». C'était un usage adopté vis-à-vis de tous les personnages importants qui venaient pour la première fois à Rennes. Cette offrande honorifique consistait ordinairement en deux estamaux [Note : L'estamal ou estamoie était un vase avec couvercle : pris comme mesure de capacité, il équivalait à un litre et demi] de vin et deux douzaines (ou 24 livres) de pain capitulaire. En additionnant les dépenses du chapitre enregistrées par le prévôt Mandeaye à l'occasion du double passage à Rennes de saint Vincent Ferrier, on trouve qu'elles montent, pour les cinq journées indiquées, au total de 5 livres 1 sou 10 deniers.

III - Second séjour à Vannes - Sa mort :

La seconde entrée de saint Vincent fut tout aussi solennelle que la première. Le clergé et le peuple s'avancèrent processionnellement au-devant de lui. La duchesse lui avait fait envoyer sa litière ; il s'y laissa porter au chant des cantiques. Cette fois il choisit une humble cellule dans la rue des Orfèvres. L'état précaire de sa santé nécessitait des soins assidus. La duchesse obtint de lui qu'il logeât dans la maison de Marguerite Le Brun, veuve Dreulin. Malgré l'épuisement qui le minait lentement, l'apôtre reprit le cours de ses prédications. En chaire il gardait toujours la même ardeur. Mais on devait le soutenir pendant le trajet très court qui séparait sa demeure de l'estrade. A chaque passage il lui fallait entendre les cris de détresse d'une multitude de malades venus de deux et trois lieues à la ronde, et son pouvoir inépuisable leur rendait à tous la santé.

Si la vigueur de cette âme se maintenait intacte, les forces physiques déclinaient rapidement. La duchesse encouragée par son premier succès, dut sans doute le supplier de prendre quelque repos. Et nous signalons, sans lui accorder une créance qui n'est justifiée par aucun texte, la tradition d'Arradon. Le Saint y serait allé chercher la solitude apaisante des bois et du Morbihan. Ses compatriotes Valenciens, qui le suivaient depuis si longtemps, sentaient bien que le dénouement ne saurait plus tarder. Tous les dévouements ne pourraient l'arracher à une mort prochaine. Et ils n'acceptaient pas de laisser à une terre étrangère le soin de recueillir les restes, de celui qui déjà était la gloire de sa patrie. Ils renouvelèrent les instances qu'ils avaient faites à Nantes, et le saint une fois encore acquiesça en souriant. Tout avait été soigneusement préparé dans le plus grand secret. Une embarcation attendait dans le port la colonie espagnole. Le saint fit ses adieux à la duchesse et à la cour, et, la nuit tombée, on fit voile vers la haute mer. On avait caché au bon peuple de Vannes le jour et l'heure du départ, car il se serait énergiquement opposé à cette tentative. Mais, nous dit l'office de saint Vincent, le mal s'étant aggravé tout-à-coup, il fut obligé de revenir. Le lendemain matin il débarquait à la porte de la ville. Les cloches sonnèrent à toutes volées. Tout travail cessant, le peuple accourut en foule « et ce fut réjouissance comme aux jours de grande solennité ». Hélas ! Vannes ne devait plus entendre la voix qui avait réveillé les âmes d'une léthargie mortelle. Les malades ne se donneraient plus rendez-vous dans la cour Dreulin, leurs fronts ne se courberaient plus sous sa main bénissante. L'apôtre thaumaturge, le semeur de vie matérielle et morale, se couchait sans espoir de retour dans le sillon miraculeusement creusé.

Le 25 mars 1419, saint Vincent fut saisi d'une fièvre violente. Il s'alita. Les médecins de la duchesse s'empressèrent autour de lui. On réussit, non sans peine, à lui faire accepter un matelas. Germaine de Bazvalan nous apprend qu'après bien des résistances il quitta son cilice. Mais il ne voulut pas entendre parler d'un changement dans le régime austère qu'il s'était imposé. Il refusa tout aliment gras : on fut obligé de surprendre sa bonne foi, en lui disant que la préparation qu'on lui faisait prendre était faite avec de la chair de poisson.

La cour, l'évêque, les magistrats, le peuple se succédaient près de son lit. Tous pleuraient à chaudes larmes. Il les consola et leur fit ses adieux : « Messieurs les Bretons, dit-il, si vous voulez vous rappeler dans votre mémoire tout ce que je vous ai prêché pendant deux ans, vous trouverez qu'il n'est pas moins utile pour votre salut que conforme à la vérité. Vous n'ignorez pas à quels vices votre province était sujette, et que de mon côté je n'ai rien épargné pour vous ramener dans le bon chemin. Rendez grâces à Dieu avec moi, de ce qu'après m'avoir donné le talent de la parole, il a rendu vos cœurs capables d'être touchés et portés au bien. Il ne vous reste plus qu'à persévérer dans la pratique des vertus, et à ne pas oublier ce que vous avez appris de moi. Pour ce qui me regarde, puisqu'il plaît à Dieu que je trouve ici la fin de mes travaux, je serai votre avocat devant le tribunal de Dieu ; je ne cesserai jamais d'implorer sa miséricorde pour vous, et je vous le promets, pourvu que vous ne vous écartiez pas de ce que je vous ai enseigné. Adieu je m'en irai devant le Seigneur dans dix jours d'ici ».

Dès lors, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il fit appeler le curé de Saint-Pierre, Jean Collet, qui était son confesseur, reçut l'absolution avec l'indulgence plénière in articulo mortis. Puis on lui porta le saint viatique.

Le neuvième jour, sentant l'agonie prochaine, il réunit les compagnons qui lui étaient restés fidèles. Il leur confia ses recommandations suprêmes. Il se fit lire la passion du Sauveur et récita lui-même les psaumes de la pénitence. Puis il perdit l'usage de la parole. En toute hâte, Jean Collet lui administra l'extrême onction. La duchesse de Bretagne était là, pieusement agenouillée, en compagnie de ses dames d'honneur. Les ecclésiastiques, parmi lesquels on cite les noms du recteur de Sainte-Marie du Mené. Yves Simon, de Pierre Helyas, et de l'archiprêtre Yves Gludic, se tenaient en habit de coeur.

Sa mort. — Bientôt le saint missionnaire entra en agonie. Il joignit les mains, leva les yeux au ciel, étreignit une dernière fois son crucifix, « et le mercredi de la semaine de la Passion, 5ème jour d'avril, en l'an 1419, le glorieux confesseur et ami de Dieu, frère Vincent Ferrier, natif d'Aragon, religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, rendit à Dieu l'esprit, en la ville de Vannes, en l'hôtel d'un des bourgeois de la ville nommé, Le Faucheur ».

Avec le pieux respect qu'inspire la sainteté, la duchesse lava les pieds de celui qui avait parcouru le monde en héraut de la justice divine. Elle garda comme une relique la cape dont il était vêtu.

Avant de s'endormir pour toujours, M. Vincent avait confié à l'Evêque de Vannes et au duc le soin de choisir eux-mêmes le lieu de sa sépulture. Sage précaution, car le bruit courait qu'on se disputerait l'honneur de garder sa dépouille glorieuse. L'évêque Amaury décida qu'il serait enterré dans la cathédrale.

Sa sépulture. — Pendant que Jean Lavazi, charpentier de la paroisse de Saint-Salomon, fabriquait le cercueil, l'évêque et le chapitre firent garder la maison par des hommes armés. Ce fut l'archiprêtre Yves Gludic qui procéda lui-même à la mise en bière. Quand l'évêque de Vannes, accompagné de l'évêque de Saint-Malo et précédé de tout le clergé, vint faire la levée du corps, une délégation de religieux se présenta pour revendiquer saint Vincent. « Ils le conserveraient, disaient-ils, comme un dépôt sacré, jusqu'à ce que l'ordre des Frères Prêcheurs aurait décidé ». Les chanoines, forts de la volonté clairement manifestée du défunt, firent avancer les hommes en armes. Une mêlée s'engagea. Plusieurs religieux furent blessés. Le corps, enlevé de force, fut porté par des ecclésiastiques jusque dans la cathédrale.

Le lendemain, vendredi 7 avril, les funérailles, eurent lieu en grande solennité. La messe fut chantée par Yves Dano, et l'inhumation fixée à quatre heures, du soir.

Sa tombe. — La tombe avait été creusée par Guillaume Roberti entre le chœur et le maître-autel, du côté nord, en face du siège de l'évêque. Une foule énorme se pressait dans la cathédrale. Des prêtres descendirent eux-mêmes le corps du Saint au lieu de son repos. Puis on fit recouvrir la tombe de grosses barres de fer sur lesquelles on plaça des pierres d'un poids considérable. Et la foule s'écoula lentement en proie à la plus vive émotion. « Non seulement ceux qui furent présents à sa mort, mais encore la ville entière fut plongée dans la douleur. Partout on ne s'entretenait que du malheur commun, partout des gémissements, partout des lamentations, auxquels se mêlaient les louanges du Saint. — A mesure qu'on le louait, l'enthousiasme grandissait et les louanges redoublaient. Personne n'était taxé d'exagération en louant ainsi cet homme, modèle achevé de toutes les vertus ».

Maître Vincent n'était plus de ce monde. L'Ange du jugement avait repris sa place aux pieds de l'Eternel, attendant que les crimes de la terre rendent nécessaire un deuxième avertissement bientôt suivi de la sentence irrémédiable. Mais pas plus qu'elle n'interrompt la véritable vie — celle de l'âme — la mort ne peut briser l'activité féconde des Saints.

Saint Vincent avait promis à ses « bonnes gens » de Bretagne de ne jamais les oublier. Il tint magnifiquement parole, et son tombeau fut la source vivante d'où jaillirent à flots pressés des prodiges éclatants. Leur nombre lassa la patience des commissaires enquêteurs, mais leur effet se fit sentir à toutes les paroisses de notre pays.

Elles sont toujours là — une grande partie du moins — dans notre église cathédrale, les reliques qui prouvèrent à nos aïeux l'incomparable puissance de saint Vincent. Plusieurs siècles se sont écoulés. Le temps n'a eu de prise que sur nos cœurs où il a jeté l'oubli. La poussière de ces ossements a gardé son immortel pouvoir : nous pourrions en faire l'épreuve, si nous avions la foi.